

Programme des Jeux olympiques de l'Antiquité

D'abord c'était la *course* (ou plutôt les courses): la course simple où les concurrents allaient seulement d'un bout à l'autre du stade. — la course double où l'on faisait deux fois la longueur du stade, — la course lente qui consistait à faire douze fois le tour de l'arène (un peu moins de 6 km.). La piste était formée d'une couche épaisse de sable fin où le pied enfonçait, ce qui rendait les courses bien plus pénibles.

Puis venaient les *lutttes*. Les deux lutteurs, nus, le corps frotté d'huile, cherchaient à se renverser, non pas seulement en se prenant à bras-le-corps, mais par tous les moyens, en tendant les jambes, en prenant le pied de l'adversaire, en s'accrochant à lui, en lui sautant par derrière sur les épaules. Pour être vainqueur, il fallait renverser trois fois l'adversaire en lui faisant toucher le sol avec les épaules.

* * *

Le *ceste*, qui venait ensuite, était une sorte de boxe. Les lutteurs, les poings entourés de lanières de cuir garnies de lames de plomb, se battaient jusqu'à ce que l'un des deux s'avouât vaincu; souvent ils sortaient de là défigurés, les oreilles enflées, le nez meurtri, les dents cassées, le visage déchiré. Cependant l'élégance consistait à parer les coups plutôt qu'à en donner; le vainqueur le plus estimé était celui qui, sans avoir reçu ni porté un seul coup, avait fatigué son adversaire au point de le forcer à s'avouer vaincu.

* * *

Le *pancrace*, par lequel finissait la journée, était une combinaison de la lutte et du ceste. Il y fallait à la fois de l'adresse et de la force; c'était l'exercice le plus estimé, celui qui faisait la gloire des athlètes célèbres.

* * *

Le lendemain, la fête se transportait à l'hippodrome (le champ de course des chevaux), long quatre fois comme le stade; la piste à parcourir avait 770 mètres.

On commençait par les *courses de chars*. C'étaient des chars légers à deux petites roues, attelées de quatre chevaux, deux au timon, deux en avant, que le cocher dirigeait debout. Ils se rangeaient en ligne derrière une barrière; une trompette sonnait le

départ, et les chars s'élançaient, se heurtant les uns contre les autres. Arrivés au bout de la piste, ils devaient tourner une borne et revenir; c'était là l'endroit le plus redoutable, où les chevaux se cabraient, où les chars se brisaient (on disait que dans cette borne se cachait le démon Taraxippos, qui effrayait les chevaux).

* * *

Puis venaient les *courses de chevaux*, où il fallait faire douze fois le tour de l'hippodrome. Les chevaux étaient montés; mais c'était le cheval, non le cavalier qui comptait. Un jour une jument, après avoir jeté son cavalier à terre, continua à courir et arriva la première au but; on donna le prix à son maître et on éleva une statue qui la représentait.

A ces courses de l'hippodrome, ce n'était pas le conducteur de char ou le cavalier qui gagnait le prix, c'était le propriétaire des chevaux. Seuls les riches pouvaient faire courir. Aussi était-ce un signe de richesse d'avoir été couronné à Olympie pour la course de chars.

* * *

Les courses terminées, la foule revenait au stade pour assister au dernier concours, le *pentathlon*. C'était la réunion de cinq épreuves où il fallait triompher pour être proclamé vainqueur. On commençait par le saut (il s'agissait de sauter à une distance fixée); puis venait le javelot; c'était un exercice militaire qui consistait à le lancer à la main. Les quatre premiers au javelot étaient admis à la course; les trois premiers à la course concouraient pour le disque (il s'agissait de jeter le plus loin possible un lourd palet de pierre). Enfin la lutte décidait entre les deux premiers. La victoire du pentathlon était une des plus estimées.

* * *

Les jeux se terminaient par la *course en armes*; les concurrents, équipés en hoplites et tenant le bouclier à la main, parcouraient deux fois la longueur du stade.

Le lendemain était le dernier jour des fêtes. Alors on distribuait les récompenses. C'étaient seulement une couronne d'olivier et une branche de palmier; mais cette couronne était sacrée, faite par des branches de l'olivier saint, planté, disait-on, par Hercule.

La distribution était une cérémonie solennelle. Devant le temple de Zeus, les couronnes étaient placées sur une table. Un héraut proclamait, devant la foule assemblée, le nom et le pays du vainqueur; le vainqueur s'avavançait, les Hellanodices lui posaient la couronne sur le front. C'était une gloire pour lui et une gloire pour sa patrie.

Quand le vainqueur revenait dans sa ville, on l'y recevait en triomphe. Il y entrait vêtu de pourpre, sur un char traîné par quatre chevaux blancs, au milieu de tout le peuple, et allait déposer sa couronne dans un temple; quelquefois, on démolissait un morceau du rempart pour le faire entrer comme triomphateur. Toute sa vie, il restait un homme

sacré, nourri dans le sanctuaire de sa ville (le Prytanée), exempt d'impôts, assis au théâtre à la place d'honneur; à Sparte, il combattait à côté du roi, au poste d'honneur. En souvenir de sa victoire, il faisait élever une statue à Olympie, dans l'enceinte sacrée, et, s'il avait été vainqueur trois fois, il avait le droit de faire élever une statue qui le représentait lui-même.

C'était pour les Grecs un des plus grands bonheurs de la vie d'être olympionique (vainqueur aux Jeux Olympiques).

Un certain Diagoras, ayant vu le même jour couronner ses deux fils vainqueurs, fut porté par eux en triomphe devant la foule, et le peuple lui criait: « Diagoras, il ne te reste plus qu'à mourir, car enfin tu ne peux pas devenir dieu ». Et, en effet, Diagoras mourut de joie.